

Marys' à minuit

création
production
TnBA

Texte **Serge Valletti**
Mise en scène **Catherine Marnas**

→ Du mardi 23 janvier au vendredi 9 février 2018

TnBA – Studio de création – Durée estimée 1h

Dossier réalisé par l'équipe des Relations avec les Publics du TnBA



« Je me laisse entraîner par des histoires qui me rentrent dans le cerveau et qui ont de la peine à en sortir, il en reste toujours des bribes, des fragments, des débuts, des fins, parfois un type qui parle tout seul. »

Serge Valletti,
Au bout du comptoir, la mer !

Sommaire

<i>Biographie de Catherine Marnas</i>	5
<i>Biographie de Martine Thinières</i>	6
<i>Portrait de Serge Valetti</i>	6
<i>Marys' à Minuit</i>	9
<i>La scénographie</i>	15
<i>Pistes de réflexion</i>	15
<i>Pour approfondir</i>	16
<i>Extraits de Marys' à Minuit</i>	16
<i>Bibliographie</i>	19

Biographie de Catherine Marnas

1) Un théâtre savamment populaire

Catherine Marnas est une metteuse en scène de théâtre française née à Lyon le 5 mai 1951. Détentrice d'une maîtrise de Lettres Modernes et d'un D.E.A. de Sémiologie Théâtrale, Catherine Marnas s'est formée à la mise en scène auprès de deux grands noms du théâtre contemporain, **Antoine Vitez** (1983-1984) et **Georges Lavaudant** (1987-1994). En parallèle, elle fonde, en 1986, avec Claude Poinas, la Compagnie Dramatique **Parnas** dédiée presque exclusivement au **répertoire contemporain**. Animée par un souci constant de travailler une matière toujours en prise avec le monde, elle s'attache à faire entendre l'écriture d'auteurs comme Roland Dubillard, Copi, Max Frisch, Olivier Py, Pier Pasolini, Jacques Rebotier, Serge Valletti, etc. Quelques classiques jalonnent néanmoins son parcours, tels Brecht, Molière, Shakespeare, Tchekhov. En 2013, elle est nommée **directrice du TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et de l'éstba – École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine**, CDN de Bordeaux, par la ministre de la culture, Aurélie Filippetti, en remplacement de Dominique Pitoiset. Elle a pris ses fonctions le **1^{er} janvier 2014**. Catherine Marnas y revendique un **théâtre « populaire » et « généreux »**, où la représentation théâtrale se conçoit comme un **acte de la pensée et source de plaisir**. Depuis son entrée dans le théâtre, Catherine Marnas a toujours conjugué création, direction, transmission et formation de l'acteur. Elle a été professeure d'interprétation au **Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris** de 1998 à 2001 et a enseigné à **l'École Régionale d'Acteurs de Cannes**. C'est aujourd'hui avec les élèves-comédiens de **l'École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine (éstba)** que se poursuit cette quête d'une formation d'excellence. Ses précédentes mises en scène au TnBA : *Lignes de faille* de Nancy Huston (2014), *Le Banquet fabulateur*, création collective (2015), *Lorenzaccio* de Musset (2015), *Comédies barbares* de Ramón del Valle-Inclán (2016) et *7 d'un coup* (2017).

2) Note d'intention de Catherine Marnas

Je vais mettre en scène une nouvelle fois *Marys' à minuit*, presque **20 ans plus tard**. Même texte, même interprète mais autour, tout change. Le spectacle sera donc forcément le résultat de ces changements, de mon regard, du monde autour de nous... En entendant les propos de Robert Guédiguian sur son nouveau film : *La villa*, je reconnaissais des échos de ce désir de « retour sur ». Est-ce Marseille qui pousse à ces interrogations sur le devenir de nos aspirations, de nos utopies ? Marseille, sa truculence et sa vitalité confrontées au temps qui passe ? Je pense aussi à mon maître, Antoine Vitez, qui a remis en scène 3 fois *Electre* en l'espace de 20 ans. Même *Electre* : Evelyne Istria mais les rapports d'âge entre les personnages s'inversaient peu à peu. Pour *Marys'* poser le calque d'hier sur aujourd'hui c'est faire une sorte d'**expérience de laboratoire** pour mesurer notre **rapport à l'absurde**. Rien n'est plus contextualisé que le comique de l'absurde. Roland Dubillard me racontait qu'il n'était pas traduit en allemand, son comique ne rencontrant aucun écho dans ce pays. Rions-nous des mêmes choses aujourd'hui ? Ai-je la même légèreté ? Avons-nous la même confiance dans le monde pour pouvoir le bousculer, le basculer cul par-dessus tête avec la même **gourmandise libertaire** ? Maryse ne cesse de prendre ses auditeurs à témoins : « ça, c'est sensé, non ? » ou encore « c'est censé comme raisonnement, non ? », c'était aussi l'interrogation sous-jacente de mes deux interprètes des *Diablogues* du même Dubillard. La fantaisie a sans doute changé de visage mais je crois que notre **pulsion de liberté** nous permettra encore de répondre « oui » en **larguant les amarres de la raison**.

Biographie de Martine Thinières

Formée au **Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris**, promotion 1990, Martine Thinières joue au théâtre notamment sous la direction de : Didier Bezace (*L'École des femmes* de Molière) ; Gilles Rouvière (*L'Impromptu de Versailles*, *Les Précieuses ridicules* et *Dom Juan* de Molière) ; Philippe Adrien (*Victor ou les enfants au pouvoir* de Roger Vitrac) ; Irina Dalle (*Les Dessous du conte de fées*, *Le Chant du tournesol*, et *Soir de fête*) ; Giorgio Barberio Corsetti (*Le Château* d'après Franz Kafka) ; Jean-Luc Lagarce (*La Cagnotte* d'Eugène Labiche) ; Eric Vigner (*Le Jeune homme* de Jean Audureau) ; Anita Picchiarini (*Electre* de Hugo von Hofmannsthal et *Baal* de Brecht) ; Serge Sandor (*Abus de mémoire*) ; Alain Françon (*La Remise* de Roger Planchon) et Michel Cerda (*Mademoiselle Rose* de Federico Garcia Lorca). Elle collabore aux côtés de Catherine Marnas à plusieurs reprises : *Vania* de Tchekhov (1991), *Sainte Jeanne des abattoirs* de Brecht (2006) et *Lignes de faille* de Nancy Huston (2014). En 2017, elle joue dans *Le mythe d'Electre* et des Atrides, mis en scène par Barbara Jung.

Portrait de Serge Valletti

« Je suis un auteur du littoral, le littoral c'est aussi la Bretagne, l'Islande, le Vénézuéla, parce qu'être sur un littoral amène quelque chose de différent, quelque chose qu'on a à Marseille et qu'on a au bord de toutes les mers ; il y a un rapport avec cet élément très puissant, la mer. On est au bord et ça nous rappelle sans arrêt qu'on est tout petit ; ça donne de l'humilité d'être au bord de la mer. »

Serge Valletti

Jongleur de mots, acrobate des associations d'idées, Serge Valletti est un **auteur prolifique**, né en 1951 pas loin du Vieux-Port de Marseille. Chanteur du groupe pasticheur *Les Immondices*, il démarre sa carrière en **1969** dans la cité phocéenne avec un solo intitulé *Les Brosses*, parce qu'il veut « **faire le pitre** » dit-il. Trois autres spectacles s'ensuivent, *La vodka du diable*, *A fou de jouer*, *Un prince sans rire*. En 1973, Valletti va à Paris et devient comédien dans la troupe de **Daniel Mesguich**. Il revient à l'écriture avec *Au-delà du Rio* en 1976 et enchaîne une série de **cinq duos**, entre fantôme et fait-divers (*Bravo & son*, *Just Hamlet*, *Œuf de lynch*, *L'assassinat de John Fitzgerald Kennedy raconté à Aristote Onassis par Jacqueline Kennedy*). Seul, il **construit** avec caïrons et planches **une toute petite scène dans une cave** de la place des Vosges. Il décide de **s'écrire un solo** très particulier : *Balle perdue*, confession d'un mythomane, jouée à la lueur d'une bougie **pour deux spectateurs** (jauge maximale) à partir de 1981. Il rédige *Volcan*, qui doit se jouer dans un tas de charbon au bord de la Seine et qui se donne en représentation, en 1983, sous le pont d'Austerlitz avec comme complice notamment, **Monique Brun**. C'est l'époque où il écrit le solo *Marys' à minuit* ainsi que *Le jour se lève*, *Léopold !* pièce à neuf personnages. Cette pièce marque un tournant, Valletti n'écrit plus que pour le Valletti acteur mais **pour d'autres comédiens**. En 1985, il monte un nouveau solo, *Renseignements généraux*. Puis, pendant plusieurs mois, en 1986, il dévide, dans un restaurant italien, deux fois par semaine, un soliloque dérisoire et désopilant : *Au bout du comptoir, la mer !* Il compose *Saint Elvis* sur une commande de Charles Tordjman, passe *Carton Plein* au metteur en scène Gabriel Monnet, imagine une pièce à jouer dans les ruines, *Comme il veut !* et réagit à l'affaire de Carpentras par le féroce *Papa, folie en cinq actes*. Il rédige par la suite plus d'une cinquantaine de pièces de théâtre, des romans, des scénarii, des pièces radiophoniques.

1) Présentation de Serge Valletti

theatre-contemporain.net

« Marseille : une « **immense Ville-Théâtre** », selon Valletti. C'est là que l'auteur du récit *Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port* – l'un de ses rares **textes autobiographiques**, où il conte, riant sous cape, **comment il a jeté à la mer les cendres de son aïeule** – est né. C'est là qu'il a puisé son inspiration, là qu'il a situé beaucoup de ses pièces (quand il les situe, ce qui est rare, mais la ville est souvent papable, reconnaissable et dominante), là qu'il a créé son langage de théâtre en donnant son propre rythme et sa propre syntaxe à la **tchatte méridionale**, là qu'il a fait ses premiers pas de musicien, d'acteur et d'auteur, là qu'il casse les règles du jeu dramatique pour écrire loin des moules traditionnels de la comédie. **Valletti est marseillais, avec tout ce que cela implique : le sens de la galéjade, la parole toujours en expansion et dans le jeu de la contradiction, un sens de la vie embelli par l'infini des rivages et aussi corrodé par un certain mal de mer**, l'affiliation innée à une culture méditerranéenne où les fureurs d'Aristophane sont aussi actuelles que les révoltes de la rue et des marchés phocéens d'aujourd'hui... Les premières pièces de Valletti sont introuvables, l'auteur semblant avoir préféré ne donner aux lecteurs que les œuvres qu'il jugeait abouties. Mais l'écrivain s'est trouvé tout de suite, à lire les titres et les résumés qu'on peut lire dans les études qui lui sont consacrées. Sa première comédie, *Les Broses* (Valletti a 18 ans ; la création a lieu au théâtre Massalia, à Marseille), **met en scène les clients d'une clinique douteuse, tous candidats au suicide et tous invités à acheter des broses avant de mourir ! Il y a déjà la captation de l'absurde contemporain, transposé dans un cadre méditerranéen, et cette gravité sans laquelle il n'y a pour Valletti ni comique ni hilarité**. Car, avec lui, on rira toujours à gorge déployée ou serrée, mais à mille lieues de la facile rigolade méridionale. Le jeune auteur est déjà un **contemporain de Beckett** qui, au lieu d'aller vers le silence comme les tenants de l'avant-garde, **joue avec toutes les possibilités de la palabre**. Son art poétique, il l'exprimera plus tard quand il fera dire à l'un de ses personnages, dans *Au bout du comptoir, la mer !* :

« **Je me laisse entraîner par des histoires qui me rentrent dans le cerveau et qui ont de la peine à en sortir, il en reste toujours des bribes, des fragments, des débuts, des fins, parfois un type qui parle tout seul.** »

On l'a souvent comparé à **Pagnol**. Le rapprochement n'est pas infondé. Il descend de l'auteur de *Marius* par les fenêtres brisées des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso ! Valletti ne raconte pas tout. Il se masque lui-même quand il conte sa vie – son récit *Et puis, quand le jour s'est levé, je me suis endormie*, puise beaucoup dans ses souvenirs de jeune acteur arrivant à Paris dans la troupe de Daniel Mesguich mais les transpose dans la vie d'une comédienne imaginaire. **Ses histoires sont traversées de brèches, appuyées sur des mystères que les mots cachent autant qu'il les dévoile**. Ainsi écrit-il lorsqu'il parvient à ne plus jouer seulement à Marseille mais à Avignon, dans le festival off, et à Paris. Ses duos, qu'il interprète avec Jacqueline Darrigade, puis ses solos sont d'étranges bouffonneries qui jonglent avec des mythes d'hier (Hamlet) ou d'aujourd'hui (Kennedy). Ce sont, comme *La Conférence de Brooklyn sur les galaxies*, des démonstrations inversées : elles démontent plus qu'elles n'éclairent ou n'expliquent ! Les vérités fuient, comme emportées par la marée. Il ne reste que la solitude des hommes continuant à jouer avec des notions qui leur échappent.

A partir de *Le jour se lève, Léopold !*, que Chantal Morel monte en 1988, l'œuvre de Valletti accède à une nouvelle dimension, moins liée à la figure d'un double de lui-même et multipliant les personnages : elle peut être détachée de l'image du comédien Valletti (même ses solos peuvent être interprétés par d'autres acteurs, le monde du théâtre s'en apercevra peu à peu) ; elle exprime, à travers l'errance et les conflits de personnages sortis de nulle part (c'est-à-dire **du peuple, jamais des classes favorisées**), tout un **univers où l'étrangeté des êtres se heurte à la folie de la vie**. *Le jour se lève, Léopold !* est une **traversée hallucinée d'une ville par des êtres hagards qui finissent dans la nuit leur mariage, leur recherche d'alcool, leurs petits trafics, allant de quartier en quartier et finissant sur la jetée**. Il y a là tout un **bric à brac d'humanité, paumés, fauchés, vantards, artistes inconnus, petits malfrats, tous dérisoires et tous bouleversants**. Ces **petites gens, minables mais grandis par la fantaisie**, on les retrouve dans les nombreuses pièces qu'écrit ensuite Valletti : *Carton plein*, où **deux individus discutent sans fin d'un colis à ouvrir**, *Domaine Ventre*, **la quête de deux hommes traquant en vain un homme**

et de l'argent, *L'Argent*, librement inspiré d'Aristophane, où **un quincaillier a le malheur de recueillir chez lui le dieu de l'Argent**. *Pœub*, l'une des pièces les plus fabuleuses du répertoire, **avec ses 64 personnages** (ce qui n'empêcha pas Michel Didym de la mettre en scène en 2006), mérite une place à part : le patron d'un « pœub », impliqué malgré lui dans une conflagration mondiale, revient des années après dans son établissement, puisqu'il y a une place d'« ambianneur » à prendre. Toute une autre guerre humaine se déchaîne, au terme de laquelle il devient un autre : un clown. A l'intérieur de cette **humanité banale** et dotée d'un indéfinissable génie Valletti place parfois des personnages appartenant au milieu du spectacle. Dans *Saint Elvis*, **Elvis Presley est distordu au point qu'on ne sait s'il ne s'agit du vrai chanteur ou d'un fan se prenant pour son idole**. Les protagonistes de *Tentative d'opérette en Dingo-Chine* sont des chanteurs répétant *Le Pays du sourire* dans une ville du Sud-Ouest. Dans *Au bout du comptoir, la mer !*, l'une des pièces de Valletti pour un seul acteur les plus jouées en France, **un comique de casino se raconte à sa sortie de scène**. Le cirque de l'auteur aime à jouer avec les références d'un cirque personnel qui passe par le **music-hall** mais accueille d'autres références très aimées, comme les **polichinelles** repérés dans un dessin de Tiepolo (ils lui inspirent sa seule pièce écrite en duo, avec Jean-Christophe Bailly, *Villeggiatura*), le **peintre Cézanne** autour duquel il compose un monologue, *Je suis l'ami du neveu de la fille de l'ami intime du fils du voisin de Paul Cézanne*, le **footballeur brésilien Garrincha** – que la pièce *Monsieur Armand dit Garrincha* salue dans une action toute parallèle à la carrière du sportif – ou le grand ancêtre Aristophane dont il rêve d'adapter d'autres pièces que *L'Argent*. C'est dire que l'écrivain sait, d'une œuvre à l'autre, rendre hommage à son panthéon personnel et ouvrir – ou entrouvrir – les tiroirs secrets de ses plaisirs et de ses passions. Il sait aussi, quand il en éprouve le besoin, **mordre dans l'actualité** : *Papa* installe **un sosie, un double de Jean-Marie Le Pen dans un hôpital psychiatrique** ; dans *Si vous êtes des hommes !*, **des déshérités se révoltent et tentent de s'emparer** d'un lieu au nom hautement symbolique, **le Musée de l'Homme**. Mais, majoritairement, l'œuvre se déroule dans la compagnie des inconnus de Marseille et d'ailleurs, des **anonymes** simultanément issus de la rue et du cerveau imaginaire de l'auteur : ce « **monde de causeurs** » de *Domaine Ventre*, tous les passants qui défilent et parlent dans les **soliloques** écrits pour le comédien **Christian Mazzuchini** (*Gens d'ici et autres histoires, Les Autres Gens d'ici, Encore plus de gens d'ici*)... L'une des émotions les plus violentes qu'éprouva Serge Valletti se déclencha le jour où **il aperçut et emporta un carton jeté dans une poubelle parisienne ; des agendas, des lettres, des photos permettaient de reconstituer les étapes de la vie d'une femme qui venait de mourir**. Valletti fut **bouleversé par cette découverte**. Cette reconstitution d'une réalité par la fiction, il la fit en écrivant *L'Invention de Suzanne*, pièce qu'il joua lui-même avec Ariane Ascaride pour France-Culture, en 2007 et dont il dit : « **Ainsi en une heure passe un siècle** ». Mais tous les textes de Valletti, quel que soit leur **merveilleux délire d'esprit et de langue sudistes**, peuvent être reliés à ce **choc créateur**. Dans chacune de ses fantaisies, même au plus fort des lazzis langagiers, **le poète recrée l'infini labyrinthe des gens qu'on dit simples**. »

2) Extraits de la préface de *Domaine Ventre* écrite par Jacques Nichet

« Si l'on soumettait Serge Valletti aux délices du portrait chinois, à l'inimitable question : Et si c'était un animal ? Je répondrai, sans hésiter, **un crabe**. Car le bougre **ne marche pas droit** et avec lui, soyez en sûr, **tout va de travers**. Ca vire, ça penche, ça berce et puis sa fiche le camp en sens inverse ».

« Valletti est orfèvre en chinoiserie »

3) Lettre à Serge V. d'Yves Reynaud

« Ce que tu écris est parfois difficile à démêler pour moi.

(Le **tressage** du sens n'est-il pas un de tes procédés favoris, (et quand je dis tressage, c'est un euphémisme, c'est plutôt de **labyrinthe** (ou de nœuds, dans toutes les acceptions du terme qu'il faudrait parler). Mais j'ai toujours à te lire une sorte de **plaisir jubilatoire** de voir commettre tant d'**infractions** aux codes de la logique, de la grammaire, de l'orthographe et du vocabulaire, bref, **au consensus de la langue dominante**. En te lisant, je pense parfois à Jarry (Alfred) à Joyce (Ulysse) à Franz (Kafka) à Marx (Groucho) mais je pense surtout à **la langue vraie de l'enfance**. Il y a dans ton écriture comme une **protestation sourde** (**enfantine** justement) **contre les mornes normes** de la culture officielle. Comme une sorte de **combat personnel** que tu mènerais **contre le monde tel qu'on le parle et le français tel qu'on le pense**. Un combat personnel où pourraient se retrouver tous ceux, **exclus, inadaptés, décalés, dont le langage n'est pas celui de l'école et des médias**. En ce sens, un combat politique, même quand le texte, *a priori*, semble totalement se désintéresser de ce champ-là, ce qui n'est pas toujours le cas. Tout petit, il y a sans doute quelque chose que tu n'as pas supporté, mais quoi ? Ça restera ton énigme pour mon plus grand plaisir... »

Marys' à Minuit

« Mes personnages me dépassent, c'est comme ça que je me dépasse. Je mets en ordre un magma. »
Serge Valletti

« Toute l'œuvre de Valletti est pétrie de cette verve, de cette **parole intarissable et jubilatoire** qui singularise ses textes. **Dans ses solos, cette parole folle révèle toute sa force, car les personnages n'existent que par elle. Ces personnages, souvent des figures peu définies et solitaires, hommes et femmes errants dans le petit monde qu'ils se sont construit**, semblent user des **mots comme d'une arme joyeuse**. Et le combat qu'ils mènent, ce n'est rien d'autre que celui de la vie. »

Lou Martin-Fernet, metteur en scène

Serge Valletti a écrit ce solo en 1984 pour **Monique Brun**, qui le créa en **1988** au cinéma Eden à Grenoble, dans une mise en scène de Chantal Morel. **Marys' à minuit est le troisième solo des Six solos**, édités en 1992 chez Christian Bourgeois. Tous les soirs, Maryse attend le **sosie de Jean-Louis Maclaren**, celui qui lui faisait des « caresses suggestives », avec l'espoir fou qu'il vienne à nouveau la serrer dans ses bras. Alors, elle parle, se raconte, imagine.

1) Maryse, une femme seule, un solo

Le solo est une forme **liée à l'économie** et en même temps, pour un/une comédienne, porter seul un texte au plateau tient un peu de la performance.

2) Maryse, une héroïne du quotidien

« Valletti aime **les paumés de la vie, les perdus, les perdants, les perdus** ceux dont la vie reste floue, ceux qui ont été **floués** dès leur naissance ».

Extraits de la préface de *Domaine Ventre* écrite par Jacques Nichet

Serge Valletti a l'oreille pour les mots de la rue. Il s'intéresse aux **gens simples**, aux **gens décalés** non pas pour les caricaturer et les ridiculiser mais parce que **leur langue, leur truculence**, leur façon de faire se heurter les choses, se choquer les mots, leur permettent – même si leur vie semble banale et souvent difficile – de rêver, de mettre le haut en bas, le nord au sud – et inversement ! – comme les personnages de **Dubillard** ou de **Novarina**. Maryse, la sœur de Roland, fait partie des gens qui peuplent les récits de Serge Valletti, ces **héros du quotidien** qui affrontent leurs inavouables dans un théâtre ordinaire-familier et racontent le monde dans un **merveilleux délire d'esprit**.

3) Maryse, une femme qui attend

On peut lire *Marys' à minuit* comme une **élégie de l'attente patiente**. Quand Vladimir et Estragon de Samuel Beckett attendent Godot au pied d'un arbre dévitalisé, Maryse, elle, attend le sosie de Jean-Louis Maclaren car « *des fois, ça lui arrive de venir* ».

4) Maryse, une femme qui parle

« Les **mots se pressent, se bousculent, se chevauchent, s'entrechoquent** comme des **casseroles cabossées** attachées en vrac au pare-chocs d'un bolide ».

Extraits de la préface de *Domaine Ventre* écrite par Jacques Nichet

« Valletti soumet son langage a une sorte de compression [...] **compression des mots sous la pression de la vie** ».

Extraits de la préface de *Domaine Ventre* écrite par Jacques Nichet

➤ *Valletti, auteur marseillais*

« **Mes personnages parlent, parlent, parlent jusqu'à en mourir...** C'est la seule raison pour laquelle je dirais que je suis un auteur marseillais ». **Serge Valletti**

Michel Corvin écrit dans sa présentation de Serge Valletti dans le *Dictionnaire encyclopédique du théâtre à travers le monde* qu'il est un auteur qui « *se souvient qu'il est du sud* ». Effectivement, Valletti est Marseillais et les Marseillais sont des « **parleurs** » dit l'auteur, c'est-à-dire qu'« ils ont toujours quelque chose à dire à la différence des taiseux ». La **syntaxe de Valletti résulte d'un autre regard sur le monde. Sa langue colorée, rocambolesque** fourmille d'idées, de rythmes, de **détours et de fausses routes**. Elle appelle une **musique, un rythme** sans lesquelles ni ce monde ni ses mot n'auraient de sens.

> *L'abondance digressive*

« Le plus court chemin d'un point à un autre : c'est le **détours** ».

Extraits de la préface de *Domaine Ventre* écrite par Jacques Nichet

« Il préfère définitivement les **lignes courbes** et a adopté les **chemins de traverse** comme seul système géographique ».

Jean-Pierre Ryngaert, *Du comique dans le théâtre contemporain*

Jean-Pierre Ryngaert, dans *Du comique dans le théâtre contemporain*, analyse le jeu des voix et la manière dont elles s'organisent en architectures complexes, dans l'ensemble de l'œuvre de Serge Valletti. L'écriture de Valletti avance à coup de digression, c'est ce procédé que Jean-Pierre Ryngaert nomme « **l'abondance** ».

digressive ». Les personnages se lancent dans de longues explications comme s'ils voulaient expliciter le fonctionnement du monde en détail. Cependant, **le spectateur n'est pas pris en compte** dans ces explications ni, plus généralement, dans le discours des personnages. Ainsi, **Serge Valletti déroge à la double énonciation, principe même de la communication théâtrale.**

Voici quelques extraits très éclairants de l'essai de Jean-Pierre Ryngaert, *Du comique dans le théâtre contemporain* :

« Serge Valletti occupe un statut particulier dans notre paysage d'auteurs. On pourrait le caractériser par l'**abondance** et par une **forme de générosité** : celle de ses textes, celle de sa langue, celle des histoires qu'il raconte. Serge est un **amateur de digressions, de volutes, d'explications copieuses entre personnages, de précisions infinies dont l'intérêt ne se mesure pas sur le moment et parfois jamais** ; de **tortueux mensonges** développés entre **spécialistes de la mythomanie.**

[...]

Le personnage ne parle pas comme il devrait parler, les événements éventuels sont toujours retardés, **la parole toute puissante est le moteur d'infatigables bavards** qui, précisément, ne semblent **jamais être en mesure d'aller à l'essentiel.** L'essentiel existe-t-il d'ailleurs, autrement que dans cette **urgence du présent** qui fait que ce qui doit être dit est dit à ce moment-là, littéralement toutes affaires cessantes ? Les questions doivent être traitées les unes après les autres, en n'étant jamais soumises à une grande action ni à un grand projet, mais en fonction du moment. La **dictature du présent ou le goût de l'instant**, ont à voir avec **l'enfance et le plaisir de raconter des histoires** ou de forger des mensonges.

Valletti mythomane professionnel se livre avec délices au plaisir de l'instant, il ne résiste ni à une histoire nouvelle, ni à l'évocation d'un autre personnage, ni évidemment à un bon mot. Ce qui provoque, on le sait bien, toujours des embrouilles supplémentaires, qui participent aux **sinuosités récurrentes des intrigues.**

[...]

Car tous les personnages de Valletti ont en commun cette **propension à la parole envahissante et contournée.** Porteurs de la même caractéristique, ils multiplient d'autant l'embrouillage narratif général, l'auteur leur accordant également d'importance et le même droit à la digression.

Digresseurs and co, ce personnel théâtral ne saurait se réduire à une explication simple et vaguement folklorique de marseillais tchatteurs. **Ils parlent parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement**, ils parlent parce que c'est leur façon de construire ces **univers emboîtés et baroques** qui se ressemblent tous et sont leur signe d'appartenance à la tribu Valletti : **les défieurs de silence.** »

« J'ai établi, à partir des textes de Serge Valletti des « lois de l'abondance digressive » qui prennent, sans surprise, l'exact **contrepied de la facture du dialogue classique** et surtout des « lois » conversationnelles qui rappellent qu'il faut toujours être concis, clair, respecter les tours de parole, s'en tenir au sujet abordé et ne jamais introduire un sujet inutilement. »

[...]

Voilà donc une proposition en forme d'esquisse qui pourrait servir à l'étude systématique du développement de la parole dans les textes de Serge Valletti. On n'y verra ni système ni grille, mais un clin d'œil de l'universitaire à l'auteur.

[...]

> *Lois de l'abondance digressive*

- 1) Tout mérite de **longues généreuses explications**.
- 2) Pourtant, **rien** de ce qui est parfaitement connu des personnages, **ne mérite des explications utiles** au tiers lecteur ou spectateur.
- 3) Tout nouveau sujet doit être bien accueilli et volontiers développé.
- 4) Il est possible de **changer de sujet** aussi souvent que le nécessite la pensée mouvante de celui qui parle.
- 5) Tout sujet technique mérite des explications encore plus détaillées.
- 6) N'importe quel sujet peut devenir technique si l'on prend le temps d'en parler.
- 7) Tout parleur peut convoquer dans son discours autant d'interlocuteurs imaginaires qu'il en éprouve le désir : ceux-ci ne risquent pas de le contredire. Corollaire : il peut évoquer et nommer autant de personnages qu'il le veut, même et surtout s'ils demeurent inconnus du lecteur.
- 8) À force de paroles, il se dit toujours quelque chose. **Il est donc également utile de parler « pour dire » que « pour ne rien dire**.

- 1) Tout mérite de longues et généreuses explications

Puisque rien n'est simple, tout peut devenir très compliqué dès lors qu'il faut expliciter le fonctionnement du monde dans ses moindres détails.

[...]

Le phénomène d'explication peut ne jamais s'arrêter dès lors qu'il s'agit de faire partager son expérience à des auditeurs qui n'ont pas forcément la même, ou alors à qui il faut rafraîchir la mémoire. Chaque point mérite qu'on s'y arrête, chaque précision entraîne de nouvelles. Tout processus d'explication réclame donc temps, patience et réflexion.

[...]

- 2) Pourtant, rien de ce qui est parfaitement connu des personnages ne mérite des explications utiles au tiers lecteur ou spectateur

Paradoxalement, Serge Valletti fait mine d'ignorer les principes de l'information, parfois au moment même où il en multiplie les détails. On sait comment, pour les classiques, celle-ci doit être claire et complète.

La fameuse « **double énonciation** » de la communication théâtrale, souvent mise à mal ces dernières années, **suppose que le tiers lecteur ou spectateur soit pris en compte par les discours des personnages**.

Quand un auteur dérègle ce système ou fait mine de l'ignorer, les échanges sont placés sous le signe de l'**excès d'implicite ou de l'excès d'explicitations**. Dans les deux cas, le tiers reste pantois devant un dialogue dont il semble **exclu**. Très implicite, l'échange se déroule à coups de précisions qui ne relèvent ni du domaine de la fable ni de celle de l'action. Tout se passe alors comme si les personnages ne prenaient jamais en compte l'éventuel témoin, et que, entièrement plongés dans leurs systèmes de référence, ils excluaient les éclaircissements « utiles ».

[...]

- 4) Il est possible de changer de sujet aussi souvent que le nécessite la pensée mouvante de celui qui parle

[...]

La sinuosité des discours est encore augmentée par la provocation de tous les personnages à **changer très souvent de sujet, et à revenir tardivement sur les sujets** qui semblaient abandonnés. »

➤ *Vertige verbal de Maryse*

« *Et puis la vie risque de passer et je n’y aurais vu que du feu* ».

Maryse

Marys’ à minuit est une **fantaisie verbale acrobatique**, un **exercice d’équilibrisme de la parole**.

Cette femme qui n’a pas vraiment d’âge, pas vraiment d’identité, qui s’appelle Maryse et se tient simplement là dénoue un à un les **fils de sa pensée**.

Elle se parle, nous parle, se raconte, nous raconte des **bribes de son histoire**, le temps d’une nuit.

C’est la force de la langue à la fois simple, truculente et grave de **cette oubliée de la vie, un peu folle, souvent lucide et toujours très seule qui nous accroche à elle**.

Sa **pensée vive, sans complaisance**, dévoile une fantaisie que la solitude met à l’épreuve mais ne parvient pas à abîmer.

➤ *Que nous raconte-t-elle ?*

Elle parle d’elle, de sa famille, de cet homme qu’elle attend (vainement ?), de son docteur, de ces voisins, de la maladie et de la mer.

Elle ouvre son **journal intime**, se dévoile, se livre, authentique, drôle, touchante, émouvante, sincère.

Le texte construit comme un **soliloque**, nous donne à entendre et à percevoir, l’esprit de cette femme où le désespoir se conjugue à un **humour fracassant**.

Au milieu de ce **charivari de souvenirs, de rêves, de réflexions** sur sa propre vie, le personnage nous livre peu à peu son **intériorité**.

Tout se mélange, tout se brouille, on perd le fil de l’histoire, mais finalement, une histoire il n’y en a pas vraiment, il y en a mille et peut-être que Maryse la réinvente toutes les nuits.

D’ailleurs, ce n’est pas l’histoire qui compte, mais ce **déversoir de mots**, cette **logorrhée infinie**, cette **parole qui ouvre un monde, des mondes**.

Les silences

« Sous le mot effectivement dit se trouve la chose connue et non dite [...] il y a tout un territoire, qui n’est pas digne d’exploration mais qu’il est obligatoire d’explorer ».

Harold Pinter

« Le silence [...] est un langage très bavard ».

Claude Régy à propos d’Harold Pinter

Ce qui frappe dans le personnage de Maryse c’est qu’elle se livre au spectateur comme si elle n’avait **rien à cacher** (comme un enfant disant la **vérité toute nue**), à certains moments sa parole s’emballe et à d’autres, elle nous surprend par des **silences**.

5) **Maryse, une douce folie**

« Les fous ça fait rire [...] vous comprenez rien à rien [...] je vous explique pourquoi vous avez besoin d’un fou puisque comme ça je vous dis les choses qu’il faut faire et puis vous n’avez qu’à faire le contraire pour avoir raison puisque je suis fou. C’est pas sensé comme truc ? [...] J’ai une furieuse envie de fiction ».

Serge Valletti, *Papa, Folie en cinq actes*

➤ *La perte du centre et la question du sens*

C'est justement dans ces **silences** et dans cette construction de la parole que le sens est à chercher, selon Jean-Pierre Ryngaert :

« Des textes rompent avec les exigences de tout **centrage autour d'un projet ou d'un sujet**. Abondants, ils ne s'embarrassent pourtant pas de fournir des informations utiles au spectateur, noyé par un **flot de détails difficiles à contextualiser et à hiérarchiser**.

Beaucoup de textes de Serge Valletti par exemple avancent à coups de digressions, si bien qu'on peut se demander, habitués que nous sommes aux structures classiques, **où en est le centre**, et si ça finit par avancer. Parfois, il s'agit quasiment de débuts successifs, d'autant d'appendices narratifs qui semblent se caractériser par leur gratuité.

Ce qui est de nature à **provoquer l'agacement de certains spectateurs** qui cherchent une progression logique, mais la jubilation de ceux qui partagent le goût de l'auteur pour la **réinvention perpétuelle**.

Dans ce qui ressemble à une **stratégie d'évitement**, l'essentiel n'est plus repérable, ou plutôt, s'il n'est pas au centre, on le chercherait en vain ailleurs que dans cette vaporisation de l'imaginaire, comme si le cœur des choses gisait dans les détails.

[...]

Les entrelacs des répétitions, des variations, des hésitations feintes ou réelles travaillent la langue. Les sujets de conversation et leurs reprises, les solos et les duos, les avancées et les reculs constituent le matériau central du texte, comme dans un chœur élargi. **Les enjeux apparaissent au niveau microscopique de l'échange** bien plus que dans la situation dramatique ou la construction du récit.

[...]

La question du sens ne dépend évidemment pas des énoncés. Ce qui se dit chez Serge Valletti a toujours l'air de se **construire sur le vide, ou contre le silence**, comme si c'était bien la **panne définitive** qui était le **plus gros risque encouru par les personnages**.

L'accueil forcené de tout ce qui peut se dire dans le plus grand désordre apparent fait du détour ou de la digression la forme la plus évidente des textes. Pourtant, **personne ne parle jamais vraiment pour ne rien dire**. L'accord des voix, l'être ensemble, le départ de l'aventure verbale la plus folle ou la plus facétieuse sont des pistes de travail, au même titre que la résistance à l'esprit de sérieux ou que le besoin de parler à côté. Jamais dans le sens de la marche, toujours là où on ne l'attend pas, **la plus folle conversation rend compte à sa façon de l'inépuisable opacité du monde**. »

➤ *L'art de brouiller les pistes*

« *Je brouille les pistes, c'est normal, sinon ce serait trop facile* ».

Maryse

Le personnage de cette femme **fêlée** est à la fois **drôle et tragique**.

L'écriture n'est pas linéaire, elle se tisse *via* une **résurgence des motifs**.

Maryse brouille les pistes, sans cesse entre **vérités et mensonges, imaginaire et illusions** et bouscule les mots en **passant brusquement d'une idée à l'autre**.

Effectivement, Maryse reprend très souvent des idées laissées en friche un peu avant.

Cette femme qui attend un hypothétique amant et qui nous parle pour conjurer sa solitude confine parfois à une **douce folie**.

On voyage dans sa tête, peuplée de souvenirs, de gens, d'histoires, d'une foule de détails **reliés entre eux** de manière implicite.

➤ *Entre vérité et mensonge, réalité et imaginaire*

« Course folle de l'esprit à **tenter de saisir le réel qui échappe** ».

Extraits de la préface de *Domaine Ventre* écrite par Jacques Nichet

Le cerveau chaotique de Maryse va, elle le dit elle-même, parfois, « *plus vite que [s]a langue* ».

De cette conversation **prolix**e, de ce kaléidoscope, on ne distingue pas très bien ce qui est de l'ordre du rêve, de la réalité, de l'exagération.

Sa parole alterne entre **incohérences et extrême lucidité**, elle raconte de **faux mensonges, invente de vrais souvenirs et le spectateur est prêt à tout croire**.

Elle essaie de mettre de l'ordre quitte à **transiger avec la réalité et à rêver sa vie**.

Ce qui est vrai ou ne l'est pas, **ce qui est de l'ordre du réel témoignage ou du pur fantasme, ça n'a aucune importance**.

Elle parle, **raconte ses irracontables et avoue ses inavouables** pour maintenir le **désespoir et la solitude** à distance.

➤ *La responsabilité du spectateur*

Le public et les comédiens n'ont **pas les codes** pour comprendre le sens des pièces de prime abord, ils se sentent l'un comme l'autre démunis, car les choses ne résident pas dans une explication, mais peu à peu des **échos se font**.

Les comédiens, comme le public, sont convoqués à l'endroit de l'**engagement**, ils sont **invités à accepter ce monde-là**.

Les textes de Valletti font appeler à la **responsabilité du spectateur** pour qui tout n'est pas **explicité**.

La scénographie

Cet espace « entre-deux », ce monde clos sur lui-même, ni abstrait, ni très réaliste est devenu son univers.

ANNEXES => 2 documents PDF costumes et scénographie

Pistes de réflexion

- ⇒ Peut-être n'est-elle pas sortie depuis bien longtemps de cette pièce fermée d'où elle nous parle ?
- ⇒ Proposer une idée (sous forme de croquis et/ou de description) de ce que pourrait être la scénographie.
- ⇒ Réfléchir à cette citation de Serge Valletti : « *Le but du metteur en scène, c'est qu'il fasse éclore ce texte devant des gens* ».
- ⇒ Est-ce que la justification du théâtre est de parler du monde qui nous entoure ?
- ⇒ Est-ce que justement le théâtre n'arrive plus à parler du monde ?

Pour approfondir

Henri-Cartier Bresson
⇒ Photos en annexes

Pablo Picasso
⇒ Peintures en annexes

Samuel Beckett
⇒ *En attendant Godot*

Marcel Pagnol
Manon des sources
⇒ <https://www.youtube.com/watch?v=PL4vXP-urck>

Marius
⇒ <http://www.dailymotion.com/video/x842fn>

Extraits de *Marys' à Minuit*

« Ou l'histoire que raconta la sœur de Roland et qu'il s'empressa de me relater lorsqu'il vint me voir au parloir le quatrième jour de mon incarcération abusive. »

« Il m'a dit que j'avais de beaux yeux... Qu'est-ce que ça veut dire ça ? C'est comme quand l'autre, l'autre jour, il m'a dit que j'avais de jolies jambes... Qu'est-ce que ça veut dire ça ? S'il essaie d'insinuer par là qu'il veut me sauter, il n'a qu'à dire :

- Je veux te sauter !

De toute façon, il ne faut pas me prendre pour une bonbonne, quand je baise je ferme les yeux, alors ! Il aurait pu dire que je sentais bon, le safran par exemple, parce que ça, j'y peux rien, j'irai même jusqu'à dire que ça augmente mon odeur de safran, juste avant l'acte. On parle toujours de l'acte, il faudrait voir à ne pas en parler sans savoir quoi en dire de bien spécifique. Je me comprends. »

« L'autre jour, par la fenêtre, j'ai bien vu qu'il n'était pas à marcher en bas comme d'habitude. S'il avait voulu monter, il n'avait qu'à montrer du doigt le toit de la petite librairie, comme si je n'étais pas au courant de ses activités nocturnes. A force de passer et de repasser devant la fenêtre, c'est forcé, je finis un jour ou l'autre par regarder. Et à part deux ou trois réverbères dont un marche quand il veut bien, il n'y a pas grand-chose à voir.

Donc c'est pas parce que j'ai grossi de trois ou quatre kilos qu'il ne faut plus qu'il passe dans la rue en me montrant la librairie, sinon, partie comme ça je vais devenir folle et ça va recommencer : les blouses blanches, les bérets à pois verts et les intraveineuses en veux-tu en voilà !

Comme si je n'avais pas remarqué que plus ça allait, plus il m'énervait. C'est parce que ça doit être réciproque puisque le jour où je suis allée à la librairie, à l'intérieur j'ai bien vu qu'en fait de livres, c'était des pull-overs... Ils ont laissé marqué dessus librairie parce que c'est joli, je veux dire les mosaïques. Ça devait être une vieille librairie, c'est pour ça, comme ça arrive souvent quand ils font ça pour des boucheries chevalines, j'ai bien remarqué... Alors quand le docteur, il m'a dit : « Madame, il faut que vous preniez quinze jours de vacances », je lui ai dit : « Vous vous foutez de ma gueule, ça fait quinze ans demain que je suis en vacances, à virer à droite à gauche... » »

« Quand j'étais à l'école communale, toujours la maîtresse elle me disait : « Pourquoi vous ne faites pas des cours de danse? »

Elle m'avait pas bien regardée, encore une celle-là, elle l'a pas emporté au paradis, parce qu'après, quand je suis sortie, je l'ai revue, elle avait vieilli, on aurait dit un lézard tellement elle était maigre. Quand elle m'a vue elle a voulu me dire bonjour, elle a traversé, moi je suis partie, parce que je ne voulais pas parler à un lézard, c'est la première idée qui m'est venue dans la tête, mais après, je la regardais et puis au fond de la classe, je disais que j'avais mal, c'est une idée comme une autre, elle me faisait sortir, et des fois elle mettait soi-disant gentiment sa main autour de mon cou et puis elle serrait soi-disant gentiment, j'aimais pas, j'aimais pas...

Maintenant je sais ce que ça veut dire, mais avant je ne le savais pas. J'étais petite, je ne savais pas. Chaque fois que j'y pense, ça me fait comme un frisson qui me secoue depuis le ventre jusqu'au sommet du crâne, ça m'arrive souvent. J'y peux rien, elle devait vouloir être gentille, c'est des histoires que les hommes à qui je l'ai expliqué ils n'ont pas compris, je veux dire qu'ils n'ont pas compris bien, ce que ça voulait dire... »

« C'est comme quand je restais des heures à regarder un tableau, ou bien des étagères avec des livres rangés dessus, ça me faisait mal au cœur finalement. Eh bien, c'est pareil. Difficile à expliquer. Toujours il me disait, tu ne grandiras jamais, alors c'est normal, un jour j'en ai eu marre, on en aurait marre à moins. »

« Mais ce n'est pas son vrai nom à J.-L. Maclaren, son vrai nom, c'est Chouquette avec un C majuscule, un jour je l'ai vu signer comme ça. Ça m'a semblé bizarre, alors pendant qu'il était dans la salle de bain, j'ai regardé dans son portefeuille, il y avait sa photo avec son nom : Raphaël Chompelle, mais Chompelle, quand je l'ai vu signer au restaurant, moi, idiot, j'avais compris Chouquette, alors depuis quand je parle de lui je l'appelle Chouquette, ça me fait rire, j'ai le droit, j'ai le droit, ça le docteur, il m'a dit, j'ai le droit. Moi. Tout le monde, il m'a dit, tout le monde a le droit, c'est inaliénable. Je rigolais quand il m'a dit ça, je rigolais. Je ne savais pas que j'avais le droit. Et il me disait : « Vous avez le droit ! ». Même il paraît que ça fait du bien. J'en crois pas une rame. »

« Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans une vie. » x 3

« Le docteur, il m'a dit que des fois c'était pas quelque chose qui faisait du bien et qu'il valait mieux des fois pas s'imaginer des choses qui ne se passent pas réellement dans la tête. »

« Le restaurant c'était une fois, j'avais pris les entrées, ce sont des sortes de salades composées, il y avait marqué : salades composées, sous Entrées au Choix. C'est à dire qu'on pouvait choisir ce qu'on voulait : œufs, ou mortadelle, ce qu'on voulait. J'ai choisi œufs. Partout je suis sûre que profondément, c'était une allusion insaisissable à l'enfant que je voudrais avoir de lui. Le docteur, il m'a dit : « Et alors pourquoi mayonnaise, Maryse ? ». Moi je lui avais dit qu'il y avait mayonnaise mais en fait il n'y en avait pas, c'était pour me vanter. Alors j'ai acquiescé, mais en fait donc c'était possible, mais je n'allais pas raconter après que je m'étais vantée, il m'aurait foutu son poing sur la tête. Sauf que les docteurs ne font pas ça, il paraît, ils ont des outils. »

« [...] j'y vais comme je veux à la consultation des fous.

Oh ! Parce qu'il ne faut pas me raconter des histoires à moi ! J'ai bien vu qu'il y a marqué : ASILE, alors il a beau me raconter n'importe quoi, je sais bien où je suis quand je vais là-bas, puisque c'est marqué dessus. C'est pas mes oignons. »

« Alors après il y a eu quand ils ont essayé d'enfoncer la porte pour me faire l'intramusculaire. Là, ça valait le déplacement, puisqu'ils étaient au moins huit. Presque ils appelaient Epherretrois. Moi j'attendais qu'ils les appellent. Et puis une fois qu'ils sont entrés, j'ai laissé faire, je ne pouvais pas m'opposer, on ne peut pas passer sa vie à s'opposer aux gens qui veulent vous faire des piqûres. Il faut bien qu'ils gagnent de temps en temps, sinon après ils ne viendraient plus. Il faut bien céder. S'ils aiment ça ! »



« Il ne faut pas me raconter des histoires, je suis peut-être gourde, mais il y a des limites à ne pas franchir si on ne veut pas se laisser marcher sur les pattes... ma foi ! »

« [...] j'ai réussi à reconstituer l'histoire pour que ça tienne debout. »

« [...] ils seraient capables de m'enfermer pour pouvoir se servir de mon appartement comme mezzanine. »

« Mais quand même, on serait bien un jour allés tous ensemble au bord de la mer.

On serait bien allés donner des coups de pied dans les coquillages.

On aurait bien acheté des glaces en été, nous aussi.

On aurait pas été plus gourdes que les autres.

On aurait bien su aussi aller faire du camping. C'est pas sorcier.

On aurait su aussi aller admirer un coucher de soleil. C'est pas sorcier non plus. Ça ne s'est pas fait, ça ne s'est pas fait. Pas la peine d'y revenir. Tout cela fait peut-être partie des dix-huit raisons qui feront qu'encore une fois il ne viendra pas me chercher ce soir. Pour aller où il voudrait. »

Bibliographie

Théâtre

Six Solos (1987), *Balle perdue* (1981), *Renseignements généraux* (1985), *Au bout du comptoir, la mer !* (1986), *Marys' à minuit* (1984), *La Conférence de Brooklyn sur les galaxies* (1979), Éditions Christian Bourgois, 1992.

Le jour se lève, Léopold ! (1984) suivi de *Souvenirs assassins*, Éditions Christian Bourgois, 1988.

Papa (1991), Éditions Comp'Act, 1992.

Domaine ventre (1989), Éditions des Treize Vents, 1992.

Romans

Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port, Éditions L'Atalante, 1995.

Et puis, quand le jour s'est levé, je me suis endormie, Éditions L'Atalante, 1998.

Pièces radiophoniques

Dans l'escalier au bord de la mer, inédit, mise en ondes de Georges Peyron, France-Culture, 7 février 1983.

Madame Marseille, inédit, mise en ondes de Christine Robert, France-Culture, 1er mai 1989. *L'Entretien des nuages*, inédit, mise en ondes de Christine Robert, France-Culture, 2 décembre 1991.

L'Autorisation, inédit, Nouveau Répertoire Dramatique, France-Culture, septembre 2001.

Entretien

Tout est vécu. Tentative d'entretien biographique avec Claude Guerre, Les Solitaires intempestifs, 2005.

Sur Serge Valletti

Serge Valletti, Itinéraire d'auteur n° 4, Éditions de La Chartreuse, Villeneuve-lès-Avignon, 1999.

Du comique dans le théâtre contemporain, Recherches et travaux n° 69, Université Stendhal de Grenoble, 2007.

Serge Valletti, Michel Corvin, *Le Dictionnaire encyclopédique du Théâtre*.

Liens internet

- Pièce démontée sur *Le jour se lève Léopold !*

⇒ <http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/piece/index.php?id=le-jour-se-leve-leopold>

Serge Valletti

- Site personnel de l'auteur

⇒ <http://serge.valletti.pagesperso-orange.fr>

- Serge Valletti ou les jeux de l'abondance digressive

⇒ <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/149>

- Voir le film que lui consacre Laurent Perrin, et qui est vendu avec un livre de Serge Valletti, publié aux Solitaires Intempestifs et titré « *Comment j'écris* »

- Rencontre avec Serge Valletti, Avignon 2010

« Le 1^{er} texte de théâtre », Dans quelles circonstances avez-vous écrit votre premier texte de théâtre et pourquoi ? :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/S-Valletti-Le-premier-texte-de-theatre?autostart>

« Le contexte menant à l'écriture », Dans quelles mesures vos études mais aussi vos lectures, vos rencontres, les hasards, vous ont conduits à écrire du théâtre ? :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/S-Valletti-Le-contexte-menant-a-l-ecriture?autostart>

« La découverte du théâtre », Comment avez-vous découvert le théâtre ? :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/S-Valletti-La-decouverte-du-theatre?autostart>

- Rencontre avec Serge Valletti et Christian Mazzuchini à la Chartreuse à propos de la pièce *Encore plus de gens d'ici* (3^{ème} volet *Des gens d'ici*). Pour ce texte, Serge Valletti a rassemblé 52 fragments de texte, 52 « neurônes ». La pièce est fabriquée comme un patchwork, un cadavre exquis, avec la parole quotidienne de gens de Villeneuve :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/Rencontres-d-ete-de-la-Chartreuse-Encore-plus-de-gens-d-ici?autostart>

- Entretien à la Maison des écrivains, Paris en 2004 avec de nombreux extraits de pièces lus par Christian Mazzuchini :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/Serge-Valletti-2-fevrier-2004?autostart>

- Christian Mazzuchini lit « 1 neurône » de Serge Valletti, hilarant ☺ :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/Serge-Valletti-2-fevrier-2004-553?autostart>

- Conversation avec Serge Valletti par Claude Guerre #1 et #2, qualité du son médiocre :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/Conversations-avec-Serge-Valletti-1-2?autostart>

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/Conversations-avec-Serge-Valletti-2-2?autostart>

- Entretien avec Serge Valletti à l'occasion du spectacle *Et puis quand le jour s'est levé, je me suis endormie* mis en scène par Michel Didym. Serge Valletti évoque la genèse de ce texte, son travail d'écriture de roman et de théâtre, #1 et #2 :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/Entretien-avec-Serge-Valletti-1ere-partie?autostart>

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/Entretien-avec-Serge-Valletti-2eme-partie?autostart>

- Emission France Culture *Changement de décor* par Joëlle Gayot « Portrait du plus marseillais des auteurs de théâtre : Serge Valletti »

⇒ <https://www.franceculture.fr/emissions/changement-de-decor/portrait-du-plus-marseillais-des-auteurs-de-theatre-serge-valletti>

Vidéos

- Mise en scène Lou Martin-Fernet avec Maud Roulet par le Sailor Théâtre :

⇒ <https://vimeo.com/118987782>

- Mise en scène Valérie Schwarcz avec Valérie Schwarcz, vidéo pédagogique en bas de la page :

⇒ <http://www.tdb-cdn.com/mary-s-a-minuit>

- Mise en scène Guy Delamotte par le Panta Théâtre avec Véronique Dahuron :

⇒ <https://www.theatre-video.net/video/Mary-s-a-minuit-teaser?autostart>

Photos

- Mise en scène Lou Martin-Fernet avec Maud Roulet par le Sailor Théâtre, en bas de la page :

⇒ <https://maudroulet.wordpress.com/acceuil/theatre/marys-a-minuit/>

Comparer notamment les affiches du spectacle et l'esthétique de la pièce.